

R. P. HENRI DANIEL

MONTFORTAIN

SAINT LOUIS-MARIE
GRIGNION DE MONTFORT

Ce qu'il fut - Ce qu'il fit

TEQUI

Nihil obstat,

Paris, le 29 septembre 1966

Camille BREVET, *Sup. Prov.*

Imprimatur,

Besançon, 3 octobre 1966

Mgr G. BELLETEIX
v. g.

CHAPITRE I

QUEL HOMME APOSTOLIQUE

FUT Saint-LOUIS-MARIE de MONTFORT ?

LE SCANDALE de ses PERSECUTIONS

C'était bien sans doute le plus extraordinaire apôtre populaire des temps modernes que le missionnaire qui succombait prématurément à la tâche le 28 avril 1716 à Saint-Laurent-sur-Sèvre, alors obscure bourgade du Poitou. Treize années durant, tantôt dans la campagne nantaise, tantôt autour de Rennes et de Montfort-la-Cane, son pays natal, tantôt au diocèse de La Rochelle, qui, à cette époque, remontait au nord en bande sinueuse jusqu'à celui de Nantes, on l'avait vu, par tous les temps, allant à grands pas de paroisse en paroisse, un long chapelet pendu au cordon qui lui servait de ceinture, un crucifix sur la poitrine, à la main une sorte de bourdon surmonté d'une statuette de la Sainte Vierge, une sacoche lui battant le flanc, les souliers éculés, la soutane rapiécée, la tête nue, un vieux feutre sous le bras.

A la seule annonce de la mission, c'était dans la paroisse qui se préparait à le recevoir une émotion intense. On savait qu'il n'apportait pas la paix mais la guerre. Il allait falloir résister à mort ou se convertir. Il n'était bruit en effet que de ses coups d'audace, des innombrables industries de son zèle, des merveilleux effets de sa parole, de pécheurs notoires subitement convertis, des austérités effrayantes qu'il s'imposait pour obtenir la grâce de toucher les cœurs les plus endurcis, des cilices, haïres, disciplines, bracelets de fer, cœurs piquants, dont il tenait provision pour ses auditeurs et ses pénitents et qui s'enlevaient à miracle. Ne disait-on pas qu'avec lui aucun pécheur ne devait se croire à l'abri d'un coup de foudre de la grâce ; que des mondains et des

mondaines venus l'écouter par bravade avaient été touchés aux larmes et depuis lors menaient sous sa conduite la vie la plus édifiante ; que lorsqu'il parlait de la sainteté de Dieu et de sa justice et agitait au-dessus de son auditoire les terreurs du dernier jour, il arrivait que d'un seul mouvement l'assistance, où se trouvait cependant plus d'un mécréant, tombait tout entière à genoux en criant miséricorde ; qu'il avait des inspirations soudaines pour percer d'un mot un cœur criminel ; qu'il lisait dans les consciences et qu'il ne fallait pas s'aviser en confession de lui cacher des fautes ; qu'il avait une telle horreur du péché qu'il le poursuivait partout, dans les cabarets, les tripots, les lieux de danse et jusque dans les maisons de débauche où il pénétrait, accompagné d'un confrère, pour tâcher d'en arracher de malheureuses filles ; qu'il n'était pas homme à pâlir devant le fer d'un furieux ; que d'ailleurs par sa carrure, son sang-froid, son air d'autorité et la flamme étrange, comme surnaturelle, qui brillait alors dans son regard, il en imposait à toute une bande déchainée.

Bref, ce n'était pas seulement un homme de Dieu, un saint, qui s'annonçait, mais proprement un envoyé de Dieu, à qui chacun devrait rendre ses comptes. Envoyé de Dieu, tel il apparaissait, tel il s'affirmait par tous ses comportements et avec plus de force que jamais peut-être aucun de ses devanciers. En effet, il ne se contentait pas de parler en chaire avec une liberté tout apostolique ; empli de l'esprit de sa vocation et fort des dons exceptionnels tant naturels que surnaturels dont la Providence l'avait comblé, il passait à l'action avec la hardiesse et l'autorité d'un homme effectivement chargé d'une mission et muni de pleins pouvoirs, enquêtant sur tout, inspectant tout, réformant les abus, réprimant lui-même les désordres et au besoin par la force, intervenant jusque dans les rues et les places publiques sans s'inquiéter de personne, menaçant les récalcitrants de la colère de Dieu, édictant des règlements, établissant des œuvres et des sociétés pieuses, et cela toujours de son chef, assumant toutes les responsabilités comme comptable à Dieu de tous et de chacun.

D'une activité dévorante et d'un savoir-faire sans égal qui lui permettait de mettre la main à tout, quand il quittait une paroisse, la sacristie, si besoin était, avait été remeublée, remontée en linges d'autel et en ornements liturgiques, le sol de l'église pavé, les murs grattés, brossés ou passés à la chaux, les statues et les tableaux rafraîchis, le cimetière nettoyé et clos de maçonnerie, les chapelles de dévotion ou de pèlerinage restaurées, et toujours

un calvaire-souvenir, parfois monumental, érigé bien en vue. Il avait, assisté en certains cas d'un homme de loi, arbitré les différends, réconcilié les plaideurs, mis fin à d'interminables procès, obtenu maintes restitutions, éteint de vieilles haines de famille, raccordé amis et parents brouillés ; il avait déraciné des coutumes scandaleuses, des abus invétérés, ici amené les habitants à renoncer au droit de se faire enterrer dans l'église, ailleurs aboli des foires et des assemblées qui se tenaient le dimanche ; il avait entassé et brûlé sur la place de l'église les romans d'amour et les livres de sorcellerie, les gravures et les peintures lascives, les parures immodestes ; substitué sur des airs à la mode aux chansons licencieuses venues de Paris des couplets édifiants et des cantiques de son cru ; quant aux mendiants qui le suivaient partout et qui ne formaient pas la partie la moins fidèle de son auditoire, ils avaient été hébergés, nourris, blanchis, raccommodés, rhabillés.

Craignant toujours la mission feu de paille, il avait, à l'occasion de la rénovation solennelle des promesses du baptême, fait signer à chacun un contrat d'alliance avec Dieu. Il avait imposé à ses dirigés un règlement de vie, groupé par catégories les élites dans des associations pieuses : confrérie des Pénitents Blancs pour les hommes, société de Vierges pour les filles, confrérie des Soldats de Saint Michel dans les villes de garnison, Association des Amis de la Croix. A chacune de ces compagnies il avait donné des règlements très précis, comprenant, entre autres pratiques extérieures facilement vérifiables, la confession mensuelle et la fuite des occasions de péché, danse, comédie, jeux de hasard, luxe et inconvenance des toilettes, mauvaises compagnies et mauvais livres, fréquentation des cabarets. Il avait établi l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement et, si elle ne l'était déjà, la Confrérie du Très Saint Rosaire, sa dévotion chère entre toutes, et fait prendre à chacun la résolution de réciter chaque jour au moins un chapelet. Enfin, si la paroisse manquait d'écoles charitables, soit pour les garçons, soit pour les filles, il l'en avait pourvue ainsi que de maîtres et de maîtresses.

Envoyé de Dieu, tel il apparaissait encore par l'état d'abjection qu'il avait choisi et qui contrastait si fort avec sa distinction native, se vêtant comme les mendiants dont il faisait sa compagnie préférée, partageant avec eux sa table, menant comme eux une vie vagabonde sans que rien, ni gîte, ni pain, lui fût assuré, couchant comme eux sur la paille, avisant parfois comme logis

pour tout le cours d'une mission un toit branlant ou même une simple grotte, sans compter les sévices qu'il exerçait sur sa chair et qui, malgré les précautions qu'il prenait pour les tenir secrets, finissaient presque toujours par être surpris. Pour offrir aux peuples un spectacle aussi osé, auquel il conférait encore une sorte de caractère religieux par l'air mystique et la dignité sacerdotale dont il ne se départait jamais, il fallait, se disait-on, qu'il pensât que le siècle avait grand besoin d'une pareille leçon et qu'ensuite il se crût autorisé à la lui donner.

Lorsqu'il mourut à quarante-trois ans, il laissait pour continuer son apostolat deux disciples et, parmi ses manuscrits, un petit traité réservé à un singulier et prodigieux destin. Les deux disciples n'avaient point reçu du ciel la riche nature de leur maître, mais sa prière leur obtint son esprit et le don qu'il avait de toucher les cœurs. Ils reprirent vaillamment sa tâche. Ce sont eux et leurs premiers successeurs, une poignée d'hommes, qui achevèrent de former par la crainte de Dieu et de ses jugements, par l'horreur du péché et par la confiance en Marie, l'âme du grand peuple auquel le Seigneur avait pensé pour faire face aux jours terribles qui allaient venir, selon qu'il l'avait fait entrevoir à son serviteur. Soixante-dix-sept ans écoulés depuis que celui-ci avait parcouru pour la dernière fois les chemins creux du Bocage, la Vendée, une Vendée qui, sous les armes, eût été tout autre sans lui, se levait autour de son tombeau. Quant au petit livre, plein du souffle prophétique et de l'âme mystique de son auteur, il dût attendre l'heure providentielle qui l'exhumerait *du silence et des ténèbres du coffre* où, selon la prédiction du Saint, *des bêtes frémissantes* l'auraient enseveli. Mais cette heure venue, il s'élancera pour fournir la plus brillante carrière, portant jusqu'aux extrémités du monde, avec le secret de sainteté qui lui avait été confié, le nom de Louis-Marie de Montfort.

Le peuple, qui avait canonisé son missionnaire bien avant qu'il fût mort, comptait que l'Eglise tarderait peu à ratifier ce jugement. Pour avoir attendu deux siècles et davantage, la glorification du héraut de Marie, de l'annonciateur des temps nouveaux, n'aura rien perdu. Lorsque, en 1947, l'Eglise l'inscrira au catalogue des saints, ces temps seront en marche. La Mère de Dieu aura multiplié ses apparitions. De tout pays, des foules sans cesse accrues afflueront aux lieux qu'elle aura sanctifiés de sa présence. De nouvelles congrégations religieuses d'hommes et de femmes se seront placées sous son vocable, si nombreuses

qu'elles ne sauront plus par quel nom se distinguer les unes des autres. Elle aura recommandé elle-même à Lourdes et à Fatima comme un merveilleux moyen de salut la dévotion au Rosaire dont il avait été le nouveau Dominique. Le mois de mai sera devenu le mois de Marie, et le mois d'octobre le mois du Rosaire. Tout sera en marche. Le dogme de l'Immaculée Conception aura été proclamé, celui de l'Assomption sera à la veille de l'être. Le mystère de Marie passionnera plus que jamais les théologiens. Les âmes regarderont de plus en plus vers elle. Pour ramener les peuples à Dieu, on promènera son image de bourgade en bourgade, de ville en ville, à travers des nations entières. Le genre humain, dont l'unité originelle cherchera à se refaire au milieu de convulsions effroyables et qui s'épouvantera des puissances de mort que la science ne cessera de mettre entre ses mains, viendra d'être consacré à son Cœur Immaculé. Ainsi, lorsque l'Eglise introduira Louis-Marie de Montfort dans la pleine gloire de sa liturgie, ce sera, autant que le géant de sainteté, l'homme providentiel que l'on acclamera, l'apôtre puissant en œuvres et en paroles, le mystique au regard de voyant, un de ces hommes suscités d'En-haut pour éclairer la marche du peuple de Dieu et investis d'une mission universelle.

Tel en effet apparaît aujourd'hui Montfort. Et son nom ne cesse de grandir, sa pensée de s'imposer. Sa prodigieuse existence et son extraordinaire physionomie ont déjà tenté plus de vingt biographes. Pour ses écrits, on ne compte plus les commentaires dont d'aussi minces volumes que le « *Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge* » et le « *Secret de Marie* » ont été l'objet, les langues dans lesquelles on les a traduits, les âmes qui, dans le monde, le cloître et les séminaires, s'en nourrissent et s'en font les propagandistes enthousiastes.

Reste à expliquer ce qui a fait le scandale de tous ses historiens et de maint lecteur : les *persécutions* dont il fut l'objet. En effet : « Jamais homme n'a peut-être essuyé plus de contradictions et n'a plus souffert, ayant été persécuté en tous temps et par toutes sortes de personnes », écrit le P. de Préfontaine, jésuite, qui fut son confesseur (1). Que les libertins, les mécréants, les sectaires et même des administrateurs civils jaloux de leur autorité ne l'aient pas ménagé, rien d'étonnant à cela. Ce qui déconcerte, c'est que ceux qui lui portèrent les coups les plus

(1) Grandet : « Vie de Messire Louis-Marie Grignon de Montfort », p. 450.

sensibles et l'abreuverent d'épreuves ne furent pas de ces gens, mais des ecclésiastiques, dont plusieurs de grand mérite, ses supérieurs et ses confrères, des hommes par conséquent qui auraient dû au contraire, semble-t-il, le soutenir. Qui voit-on en effet au premier rang ? Ses maîtres de Saint-Sulpice dont l'un, supérieur du Grand Séminaire, puis de la Compagnie, fut pendant huit ans son père spirituel et son oracle, des grands vicaires et des évêques qui l'avaient accueilli dans leurs diocèses, des curés des paroisses où il donnait la mission, des prêtres tant réguliers que séculiers, sans en excepter ses compagnons d'apostolat. De la part de ces hommes d'Eglise, affronts sanglants et publics, soupçons des plus graves, dénonciations, sanctions : des villes épiscopales, des diocèses interdits à son zèle, rien ne lui fut épargné. Comment de pareils traitements ne produiraient-ils pas sur le biographe et sur le lecteur la plus fâcheuse impression ? Rencontrée partout dans le monde du clergé, cette hostilité ne pouvait être due à des incidents fortuits, simples occasions qui lui permirent d'éclater. Elle eut une raison, vraisemblablement toujours la même, et la qualité des personnalités ecclésiastiques les plus irréductiblement opposées à M. Grignon n'incite guère à croire que cette raison était raison en l'air.

Blain, condisciple et ami de Louis-Marie, intitule ainsi le chapitre LIII de ses « Mémoires » : « *Les angoisses qu'il souffre : il est rebuté de tous côtés et devient le problème des personnes spirituelles* ». Un problème, Montfort persécuté l'est demeuré pour tous ses historiens. Ce problème, l'Eglise en mettant hors de cause par son jugement la sainteté de Montfort, en a simplifié les données ; elle ne l'a pas supprimé. A voir toutes les solutions qui ont été tentées sans qu'aucune ait satisfait pleinement personne, on pourrait se demander s'il n'est pas insoluble. Mais, si troublant qu'il soit, il est d'une telle gravité qu'il importe de le regarder tel qu'il est, et non pas de le minimiser, ainsi que, par respect pour des autorités ecclésiastiques, dont plusieurs à la mémoire justement vénérée, l'a fait le deuxième historien du missionnaire, dont les jugements sur ce point n'ont été que trop favorablement accueillis. Le P. Besnard déplace les responsabilités, passe sous silence certains faits particulièrement odieux, couvre pudiquement certains autres du voile de l'anonymat. Ces lignes de son « Avertissement » liminaire montrent jusqu'où il voudrait se faire illusion : « Je représente, dit-il, un homme que les esprits les moins prévenus accusèrent souvent

d'indiscrétion et de singularité ; qu'un peuple stupide et malin traita de sorcier, de possédé et d'antéchrist ; que les impies firent passer pour un fourbe et un imposteur et à qui les faux sages du siècle crurent faire grâce de ne le regarder que comme un extravagant et un fou ». Eh bien non ! à part quelques tristes individus recrutés d'ailleurs dans tous les rangs de la société, ce n'est pas le peuple qui traita son apôtre de sorcier, de possédé et d'antéchrist ; ce ne sont pas d'abord des impies qui l'accusèrent de n'être qu'un fourbe et un imposteur, mais bien des ecclésiastiques. Nous en verrons tout un lot à la Chevrolière, au diocèse de Nantes, le curé, son vicaire et plusieurs autres prêtres, probablement de ces petits et faméliques prébendiers sans charge d'âmes comme il en pullulait dans mainte paroisse.

Et à La Rochelle, quels sont ces « ennemis » que le P. Besnard (2) se fait scrupule de désigner plus clairement, qui tâchent de perdre le missionnaire dans l'esprit du peuple, reprenant trois ans après, à trente-cinq lieues de la Chevrolière, les mêmes calomnies, l'accusant de n'être, selon les propres termes de l'historien, qu'un coureur, un aventurier, un bateleur, un hypocrite, un enchanteur, un sorcier, un antéchrist ? Ces « ennemis » ? Grandet (p. 175) va nous le dire, « c'étaient des prêtres et des religieux ».

Même attaque au diocèse de Saintes. Pendant qu'il donne la mission au Vanneau, il est dénoncé à l'évêché comme « un séducteur, un extravagant, un hypocrite », si bien que l'évêque lui retire ses pouvoirs. Ce qui prouve, si l'on en doutait, que ses dénonciateurs que Besnard (Livre VI) ne désigne pas davantage, étaient des membres du clergé.

De ces ecclésiastiques qui le chargeaient ainsi des pires forfaits, mais il s'en trouvait jusque parmi ses associés, tel ce religieux prêtre qu'il s'était adjoint dans une mission et qui, d'après Grandet (p. 331), « ne cessa de le calomnier de la manière la plus cruelle et la plus ignominieuse, car il publiait partout qu'il vendait les sacrements et qu'il était un des plus zélés sectateurs de Simon le Magicien, et avait assuré sur sa vie qu'il était sorcier. »

(2) Besnard : « Vie de Messire Louis-Marie Grignon de Montfort ». Livre IV.

Et dans les palais épiscopaux, le haut clergé ne ménageait pas davantage ses expressions, ainsi que le note Grandet (p. 339) : « Plusieurs évêques l'ont souvent interdit dans leurs diocèses, où ils l'avaient appelé, sur les plaintes qu'on leur avait faites de ses prétendues imprudences et indiscretions. Leurs Grands Vicaires l'ont traité d'ignorant, d'hypocrite et de vagabond : l'un d'eux lui dit un jour tout ce que la colère la plus outrée peut inspirer de plus mortifiant ».

La conduite des prélats est tellement incompréhensible à Besnard (Livre II) qu'il fait tout pour dégager leurs responsabilités. Il invoque le gouvernement d'un vaste diocèse, l'impossibilité de s'informer de tout par eux-mêmes, déclare que leur intention a toujours été droite, « la preuve, dit-il, est qu'étant mieux éclairés, ils lui ont rendu justice pendant sa vie et après sa mort de la façon la plus authentique ».

Il a surtout à cœur de justifier l'évêque de Poitiers, Mgr. de la Poype de Vertrieu, « ce prélat digne des plus beaux et des premiers temps de l'Eglise », qui « ne respirait que le zèle de sa propre perfection et le salut des âmes confiées à ses soins ». Il souligne que l'évêque était absent lorsque le missionnaire reçut la première fois l'ordre de quitter Poitiers, mais il se garde bien de dire qu'il était là lorsque, cinq mois plus tard, au plus fort des chaleurs, M. Grignion fut revenu de Rome, à pied, recru, malade, et c'est l'évêque, écrit Grandet (p. 104), qui, à la nouvelle de son retour, lui envoya dire par son secrétaire d'avoir à se retirer dans les vingt-quatre heures.

Et qu'on ne dise pas que la bonne foi du prélat fut surprise. Mgr. de la Poype connaissait parfaitement M. Grignion, ayant été maintes fois en relation personnelle avec lui, particulièrement pour le gouvernement de l'hôpital. Il l'avait vu aussi à l'œuvre comme missionnaire.

Surpris ? non, l'évêque de Poitiers ne le fut pas. Sept ans après — il avait eu le temps de réfléchir et de se renseigner — l'homme de Dieu le retrouvera dans les mêmes dispositions. Ayant cru pouvoir passer par Poitiers pour encourager les premières Filles de la Sagesse qu'il y avait laissées, sa présence ne fut pas plus tôt signalée qu'il reçut de l'évêché l'ordre de se retirer, toujours dans les vingt-quatre heures. Il mourra sans avoir pu remettre les pieds dans ce vaste et populeux diocèse. C'est

ainsi que de son vivant, quoiqu'en dise le P. Besnard, il se vit rendre justice par Mgr. de la Poype. Oui, mort, il recevra du pieux et humble prélat, nous le verrons, un éclatant témoignage, qui prouvera que son persécuteur, comme bien d'autres, l'avait simplement pris pour ce qu'il n'était pas.

Pas davantage il n'y eut de changement chez l'évêque de Nantes, Mgr. de Beauvau. D'une attestation élogieuse délivrée au missionnaire, trois ans avant sa mort, par ce prélat, le P. Besnard et d'autres biographes à sa suite ont conclu à un revirement dans les sentiments épiscopaux. Mais cette pièce de chancellerie que nous donnerons plus loin en entier, ne pouvait raisonnablement se refuser. M. Grignion alors à la Rochelle l'avait demandée à l'occasion d'un voyage qu'il projetait de faire à Paris. Il crut prudent de ne pas se contenter d'un certificat de La Rochelle, mais d'en solliciter un autre de Nantes, les sanctions qui l'avaient frappé dans ce diocèse n'ayant pas été rapportées et étant certainement connues dans la capitale. Mais Mgr. de Beauvau n'en demeurera pas moins sur sa position. Comme le diocèse de Poitiers, l'important diocèse de Nantes, où le Saint avait laissé tant de souvenirs ; d'œuvres et d'indéfectibles amitiés, lui demeurera fermé jusqu'au bout. L'interdiction d'y exercer le ministère ne fut jamais levée. Vingt-quatre jours avant sa mort, il craignait même qu'au cas où il viendrait à Nantes, on ne lui accordât pas la permission de dire la messe.

Pas plus que l'évêque de Poitiers, l'évêque de Nantes n'agit en chef mal informé. Il connaissait personnellement, lui aussi, le missionnaire et n'ignorait rien de sa conduite. Ce ne fut pas sur des rapports malveillants qu'il le jugea douteux, peu maniable et compromettant.

Mais de tous les ecclésiastiques qui infligèrent à notre Saint les humiliations les plus cuisantes, la palme revient sans contexte aux deux éminents Sulpiciens, Mr. Leschassier et Mr. Brenier, supérieurs, l'un du Grand Séminaire de Saint-Sulpice, l'autre du Petit. Leur conduite fournit la plus belle preuve que l'ignorance n'était point nécessaire pour que de dignes ecclésiastiques traitassent l'homme de Dieu d'une façon qui nous révolte justement. Nous consacrerons un chapitre entier à ces deux Messieurs. Ce que nous avons présentement à dire, c'est que ces doctes et vertueux prêtres, grands directeurs de conscience, après avoir durant cinq années pris le jeune clerc par

tous les sens, pour employer l'expression de Blain, sans arriver à le déchiffrer, finissaient quelques années plus tard par le chasser de leur présence plus outrageusement que ne le fit jamais aucun autre. Naturellement Grandet ignore ces incidents, Besnard glisse en quelques lignes. Sans Blain, nous n'en saurions autant dire rien. Voici les faits :

M. Grignion exerçait alors les fonctions d'aumônier à l'hôpital général de Poitiers. Ayant en tête le projet d'une congrégation de religieuses hospitalières, il profita d'un voyage à Paris pour aller consulter son père spirituel, sa lumière, son oracle, Mr. Leschassier. Le Sulpicien, il est vrai, agacé de voir que son dirigé, depuis sa sortie du Séminaire n'avait changé en rien au contact des réalités, fatigué surtout d'être consulté sur des cas qu'il n'était pas à même d'apprécier en toute connaissance de cause, lui avait déjà conseillé de prendre un directeur sur place, que pour lui il se démettait de sa fonction. Mais le jeune prêtre pensait que pour une affaire de cette importance il ne lui refuserait pas ses lumières. Apprenant à son arrivée dans la capitale que le Supérieur prenait quelque repos à la maison de campagne d'Issy, il s'y rendit et le trouva, dit Blain, en compagnie de plusieurs ecclésiastiques. Laissons ici la parole au mémorialiste : « Ce cher directeur le reçut avec un visage glacé et le renvoya d'un air sec et dédaigneux sans vouloir ni lui parler ni l'entendre. Pour moi qui étais présent, j'étais interdit et je souffrais beaucoup de l'humiliation dont j'étais témoin. Quant à lui, il la soutint avec sa douceur et sa modestie ordinaires et s'en retourna aussi tranquille qu'il était venu ». (3).

L'année suivante, nouvel affront plus mortifiant encore, cette fois de la part de Mr. Brenier. Expulsé de Poitiers, revenant de Rome avec le titre de missionnaire apostolique, M. Grignion allait au Mont Saint-Michel mettre sa campagne d'évangélisation sous la protection du grand archange. C'est alors qu'il fit la rencontre de son ancien maître de Saint-Sulpice. Nous laissons encore parler Blain : « M. Brenier était alors supérieur du Séminaire d'Angers, lorsque M. Grignion y passant demanda à le voir et à lui présenter ses respects. A peine fut-il en sa présence qu'il s'en vit rebuté et rejeté d'une manière outrageante à la vue de toute la communauté qui était en récréation. Encore s'il lui eût fait la charité de lui donner à diner, l'affront eût perdu quelque chose

(3) Blain : « Mémoires ». Chapitre LIII.

de son amertume ; mais non, il le chassa avec honte et le fit sortir à jeun au plus tôt de la maison sans faire attention à son caractère ni à son besoin. M. de Montfort si familiarisé avec les humiliations, continue le narrateur, ne fut pas insensible à celle-ci et il faut avouer que si M. Brenier qui ailleurs, pendant six mois, l'avait pris par tous les endroits sensibles pour le piquer au vif, avait attendu ce moment et cette occasion pour le mortifier, il y réussit parfaitement. C'est peut-être l'unique occasion où le prêtre si patient ait ouvert la bouche pour se plaindre ; car se voyant si dédaigneusement traité par un homme qu'il honorerait tant, son cœur blessé permit à sa bouche de témoigner sa peine : *Est-il possible qu'on traite ainsi un prêtre dans un séminaire !* Et il m'a avoué lui-même qu'il n'avait jamais tant ressenti aucune autre humiliation. Elle était en effet revêtue de tout ce qui pouvait la rendre amère et piquante. Il la recevait dans un séminaire, lieu si respectable pour les ecclésiastiques, aux yeux de toute une jeunesse assemblée qui n'avait garde de s'y opposer, de la part d'un supérieur dont toutes les paroles étaient des oracles et toutes les actions des exemples de vertu, de la part d'un homme que M. Grignion avait eu autrefois pour maître et qu'il regardait comme un miracle de perfection ».

Après ces exemples de deux sommités sulpiciennes, est-il nécessaire encore de voir dans les prélats incriminés des personnes mal informées, circonvenues ou pusillanimes et serviles à l'égard du pouvoir, ou encore jansénistes ? Si ces deux messieurs, nommés, je suppose, à quelque évêché, avaient trouvé à leur arrivée dans leur ville épiscopale leur ancien disciple s'y livrant à toute l'ardeur de son zèle, combien de temps l'eussent-ils toléré ? La seule explication que l'on puisse donner à leur conduite, c'est qu'ils se méprirent à son endroit. Or si des hommes de cette valeur et en si bonne place pour juger le sujet se fourvoyèrent ainsi, comment la même mésaventure ne serait-elle pas arrivée à d'autres ecclésiastiques, même, par hypothèse, tout aussi vertueux et tout aussi éclairés ?

Une explication en grande faveur depuis Clorivière et le P. Dalin, qui s'en prennent au jansénisme, ne résiste pas, comme nous le verrons, à l'examen des faits. Elle n'est qu'une solution de facilité. On se rejette alors sur les pratiques du nouveau Jean-Baptiste, pratiques non seulement anachroniques, mais outrées, bizarres, extravagantes, qui auraient choqué, au point de les

scandaliser, la société et le clergé d'une époque pénétrée d'humanisme dévot et devenue, depuis le Concile de Trente et la création de Séminaires, de plus en plus exigeante sur la tenue ecclésiastique, n'admettant chez un ministre de Dieu que des vertus discrètes et un zèle plein de réserve et de dignité.

Dans cette hypothèse, qu'est-ce qui portait M. Grignon à des vertus et à des exercices de zèle qui semblaient un déficit aux précautions du siècle ? Était-ce l'Esprit de Dieu, comme l'avaient pensé ses amis et ses protecteurs, ainsi que ses premiers historiens, Grandet et Besnard ? Mais ces pratiques sont tellement dans sa manière habituelle que, pour ses biographes modernes, plus curieux de psychologie, elles tiennent manifestement à une disposition de la nature. Maintenant qu'elle est, au juste, cette disposition ? C'est un point sur lequel nos psychologues ne sont point arrivés à nous satisfaire, n'y aurait-il que la multiplicité des raisons assez incohérentes qu'ils ont invoquées : tempérament excessif, exaltation d'esprit, bizarrerie de goût, passion de l'absolu, hantise de l'Évangile à la lettre, idéalisme, imagination de poète, fantaisie, manie de la singularité. Toutes explications qui, comme on le voit, ont ceci de commun, même la passion de l'absolu, d'être peu flatteuses pour notre saint, surtout lorsque, par suite de la difficulté que nous éprouvons à nous représenter exactement, chez cet homme tout en contrastes, la dignité souveraine, l'air de grandeur même avec lequel il porte ses vêtements de misère et vague à de viles besognes, la possession absolue de lui-même qu'il garde dans ses actions les plus vives contre les scandales, l'historien l'imagine sous l'aspect vulgaire que suggèrent de tels comportements et le peint comme un excentrique et un exalté. Le plus grave, c'est qu'une telle explication de Montfort ne peut que compromettre l'autorité de l'écrivain mystique.

Faudra-t-il donc se résigner à estomper les caractères les plus marquants de cette peu banale physionomie et revenir à la manière que les hagiographes observaient communément à une époque qui n'est pas si lointaine, ne relevant de l'histoire et de la physionomie de leur héros que ce qui convenait à un panégyrique, laissant le reste dans l'ombre ?

Grâce à Dieu, il est une autre façon de comprendre les pratiques de notre saint, et celle-là tout à son honneur. Qu'elle s'im-

pose, nous pensons bien en fournir surabondamment la preuve. Nous n'en dirons qu'un mot ici. Mais qu'il nous soit permis de nous étonner que le bon sens et la logique n'aient pas toujours protesté contre cette idée d'un homme choisi de Dieu pour une œuvre dont on ne peut contester la puissance, et affligé dans son organisme mental de ces malfaçons qu'on croit y découvrir. Ensuite il faudrait être aveugle pour ne pas voir que ces pratiques, qu'on en pense ce qu'on voudra, produisaient sur le peuple de merveilleux effets, que c'est par elles, plus encore que par la parole, que Montfort fut un apôtre populaire de la taille de Saint Vincent Ferrier. Or, est-il concevable qu'un mode d'apostolat aussi souverain soit dû à une exaltation d'esprit ou à quelque autre misère mentale ?

Montfort ne fut tant persécuté que parce qu'on se méprit à son sujet. Le moins qu'on puisse dire des ecclésiastiques dont il eut à souffrir, c'est qu'ils se demandaient s'il n'y avait pas de l'affectation dans ses airs de sainteté, dans ses vertus spectaculaires, dans ses déchainements contre les scandales, et du bateleur dans ses mises en scène, si bien montées et si au goût du peuple. Nous entendrons Mgr. de Beauvau faire cette réflexion : « M. Grignon est un grand saint ou un hypocrite fieffé ». Sans trancher aussi nettement, on pouvait soupçonner qu'il se mêlait bien de l'humain dans des pratiques aussi extraordinaires et qu'un penchant, peut-être inconscient d'ailleurs, à l'ostentation, en expliquait, pour une bonne part, le caractère si voyant. Toujours est-il qu'à chaque fois que des ecclésiastiques peu circonspects, prompts à juger d'après leurs impressions, se laissaient aller à répandre dans le public ou à lui jeter à la face ce qu'ils pensaient de lui, c'était qu'il n'était qu'un simulateur, un comédien de vertu. Jamais cette accusation ne manquait, et toutes les autres, si graves, et injurieuses qu'elles fussent, ne faisaient qu'accentuer celle-là.

Blain intitulera le chapitre XXXIX de ses « Mémoires » : *Ses manières singulières. Combien elles lui ont attiré d'humiliations.* Et ce n'est pas le seul endroit où il nous parlera des singularités de son ami, singularités auxquelles ces Messieurs de Saint-Sulpice firent une guerre aussi vaine qu'impitoyable et qu'il déplore lui-même comme la cause, on peut dire principale, des persécutions dont M. Grignon fut victime le long de sa carrière. Bien qu'à notre grand regret le mémorialiste ne nous donne que quelques exemples, on voit assez, aux traits cités et à ce qu'il

nous dit ailleurs, que c'était par une *expression*, appuyée jusqu'à paraître factice et ridicule, dans la pratique de toute vertu, que notre séminariste dérogeait aux manières discrètes de la maison, excitait les railleries de plus d'un de ses confrères et mettait parfois en joie toute la communauté, à part ces Messieurs qui, eux, n'avaient pas envie de rire. M. Leschassier, supérieur du Séminaire et père spirituel de M. Grignon, croira bon d'avertir Mgr. Girard, évêque de Poitiers, qui l'a consulté, que *l'extérieur de son dirigé a quelque chose de singulier et que ses manières ne sont pas du goût de bien des gens*. De fait, il tranche si bien sur tout le monde par son air et par ses manières, disons aussi par son visage découpé à l'emporte-pièce et d'un relief superbement expressif, que, même sans son accoutrement, il faisait partout sensation et qu'il n'est pas besoin de le décrire longuement sans le nommer pour ceux qui le virent, ne fût-ce qu'une fois, s'écrient : « Mais, c'est M. de Montfort ».

Il faut que le cas de notre saint, homme providentiel, soit des plus rares pour que ni les Sulpiciens, ni Blain, ni aucun de ses biographes, n'aient vu que les pratiques de perfection, apparemment si outrancières, de l'ascète et les méthodes percutantes de l'apôtre, étaient de la même veine et s'expliquaient de la même façon que l'expression singulière de toute sa personne et que la manière haute en couleur qu'il apportait dans l'exercice ordinaire des moindres vertus. Car il est pourtant clair que chez lui toutes les vertus prenaient spontanément une forme concrète, vigoureusement concrète ; qu'il était ainsi fait qu'il lui était impossible, à moins de les étouffer, de ne pas les laisser éclater au dehors, se traduire en jeux de physionomie, en inflexions de voix, en gestes, en attitudes, en pratiques de renoncement évangélique, en actions de zèle, en mises en scène éducatives, toutes choses d'autant plus spectaculaires que les vertus projetées avec un tel réalisme étaient celles d'un saint, d'un très grand saint.

Par son psychisme, il était de la lignée de ces prophètes chez qui tout parlait, tout criait : un Elie, un Jean-Baptiste. Le clergé lui aurait voulu des vertus cachées, discrètes, et la pauvreté étalait sur lui ses guenilles, la dévotion lui sortait par tous les pores, et ainsi du reste. Tartufe, pensaient quelques-uns, les moins réfléchis. Un imaginaire ou un illusionné qui se prenait pour un saint et un chargé de mission, un envoyé de Dieu, et qui se comportait en conséquence, soupçonnaient, assez excusables de leur méfiance, les responsables de sa conduite. Le pis était

que le peuple s'engouait de ce prêtre vagabond, que des nuées de misérables s'attachaient à ses haillons, que les foules éclataient en sanglots en l'entendant parler, qu'elles l'entouraient de vénération, le plaçaient déjà sur les autels, qu'enfin la contagion gagnait jusqu'aux personnes de la société. Inquiètes, les autorités profitaient d'un éclat pour aller au plus sûr et éloigner l'homme. Jalouses peut-être de ses triomphes oratoires, mais certainement beaucoup plus encore agacées du succès de ses guenilles, certaines médiocrités ecclésiastiques tâchaient de mettre leur peuple en garde et, n'obtenant rien, exaspérées de la crédulité et l'outrecuidance d'une plèbe ignorante qui prétendait y voir plus clair que les docteurs d'Israël, se laissaient aller contre le missionnaire aux injures les plus atroces. Tout comme son père spirituel, le sulpicien M. Leschassier, ces prélats, ces prêtres, devant des comportements déconcertants auxquels rien ne pouvait le faire renoncer, avaient peine à croire qu'il fût conduit par le bon esprit, ou même dépassant les limites d'une hésitation prudente, se persuadaient qu'il ne l'était certainement pas.

C'est là toute l'aventure de Montfort. Une expressivité extrême : des vertus qui semblaient impudemment s'afficher et qui néanmoins ne ressortaient tant que pour mieux parler au peuple. Elles lui valurent contradictions, avanies, traverses de toute sorte. Mais imagine-t-on un apôtre, un saint chargé de crier les béatitudes évangéliques et qui n'aurait pas sa pleine mesure d'épreuves ? Encore faut-il noter que rien ne mérite autant à Montfort l'admiration surtout des petites gens que l'humilité, la patience, la joie rayonnante, avec lesquelles ce grand amant de la croix accueillait ce qu'il estimait le plus précieux cadeau de Dieu.

Que le lecteur prenne patience. Il verra peu à peu ce visage s'éclairer d'une lumière nouvelle, les ombres déplaisantes s'effacer, les traits jugés trop appuyés, excessifs, relever de leur haut caractère la physionomie de l'apôtre et y suggérer un grand dessein de Dieu. Les âmes mystiques seront rassurées. Elles ne seront plus tentées de soupçonner un illuminé dans un contemplatif qui, par la sublimité de son génie, a parlé des révélations divines dans la langue des prophètes (4).

(4) Nous reviendrons longuement sur cette explication du génie si particulier de Montfort. Au risque d'être fastidieux nous avons jugé bon de la donner dès maintenant. Si le lecteur en tient compte elle lui permettra de voir en toutes circonstances Montfort sous son vrai jour.

Note chronologique

Blain et Grandet racontent les faits comme si M. Grignion n'était allé qu'une fois de l'hôpital de Poitiers à Paris alors qu'il y alla deux fois.

D'après Grandet : Au commencement de l'année 1702, après seulement deux mois de séjour à l'hôpital de Poitiers, M. Grignion part pour Paris au secours de sa sœur, sans dire adieu à personne (Grandet, p. 33-34).

Vers le mois de février de cette même année 1702, l'évêque de Poitiers ayant appris qu'il était allé à Saint-Sulpice, écrit au curé M. de la Chétardie pour le prier de le lui renvoyer (p. 37).

A la fin d'octobre 1702, Louise-Guyonne arrive à Rambervillers (p. 43).

M. Grignion est resté quelques mois à Paris pour attendre le succès du voyage et du noviciat de sa sœur (p. 51).

Pendant son séjour il est envoyé par l'archevêque de Paris au Mont Valérien mettre la paix parmi les ermites (p. 55).

A sa sortie il se fait accepter au service des pauvres à la Salpêtrière, d'où il est congédié après quatre ou cinq mois (p. 56).

Il ne retourne à Poitiers que dans l'espérance que le nouvel évêque, Mgr de la Poype, l'accueillera de la même façon qu'avait fait son prédécesseur, Mgr Girard, décédé au mois de mars 1702 (p. 58).

D'après Blain, qui ne donne aucune date et ne fait pas mention du voyage entrepris pour secourir Louise-Guyonne, M. Grignion, voyant qu'il n'avancait à rien à l'hôpital de Poitiers, se décide à partir pour Paris en tenant son dessein caché, et à son arrivée va se présenter à la Salpêtrière (Blain, ch. LIII). Chassé de cet hospice par la jalousie, incertain de ses vues et ne sachant où aller, il se rend à la maison de campagne (Issy) où M. Leschassier

prend ses vacances avec plusieurs autres ecclésiastiques, dont Blain (ch. LIII). Il est rebuté par ce cher directeur qui refuse de l'entendre. Il s'est retiré dans un dessous d'escalier (rue du Pot de fer). Il va au Petit Séminaire, pendant la récréation, où il excite une vive curiosité, Blain étant présent. Des fables ridicules courent sur lui. Il ne reçoit aucun secours de M. de la Chétardie sur qui il comptait (ch. LV et LVI). L'archevêque l'a envoyé au Mont Valérien. Quand ? Blain dit qu'il ne peut préciser, mais note que les ermites lui prêtèrent un de leurs habits pour le défendre de l'âpreté du froid. Il sort de Paris. Blain le perd de vue et déclare qu'il ne peut rapporter que confusément les actions admirables de son ami (ch. LIX).

La chronologie de Grandet est inacceptable. Ce ne peut être au commencement de 1702 que M. Grignon partit pour Paris au secours de sa sœur. Il ne bouge pas de Poitiers depuis son arrivée au printemps de 1701 jusqu'à l'été déjà commencé de 1702, la lettre qu'il envoie de l'hôpital à M. Leschassier pour lui raconter les faits depuis son départ de Nantes, portant la date du 4 juillet de cette année 1702. Ce ne peut être qu'en juillet-août qu'il se rendit à Paris, où il ne dut pas s'attarder après qu'il eût reçu des nouvelles de Rambervillers, où Louise-Guyonne arriva à la fin d'octobre, le but de son voyage étant atteint. Le 2 février 1703, il procède à la vêtue de Marie-Louise Trichet.

De quelque temps avant la Pentecôte de 1703 date son second voyage, la lettre où il annonce à Marie-Louise qu'il se trouve à l'hôpital général (La Salpêtrière) avec cinq mille pauvres, demandant que l'on prie jusqu'à cette fête, qui tombait le 27 mai de cette année-là. Il se défend de changement et de refroidissement à l'égard des pauvres de Poitiers, son Maître l'ayant conduit comme malgré lui. Il ne retournera à Poitiers que sur la supplique de ces malheureux en date du 9 mars 1704, relatée par Quérard.

A son premier voyage (1702) entrepris pour venir en aide à sa sœur, il arrive donc à Paris à l'époque des vacances et y séjourne moins de quatre mois. A son second (1703) motivé par l'opposition qu'il rencontrait à l'hôpital de Poitiers, il y arrive au plus tard vers la fin du printemps et y reste une année entière. Blain n'a retenu que ce second séjour, plus de trois fois plus long que le précédent. Or il n'est pas croyable que, pendant les trois ou quatre mois du premier voyage, M. Grignon ne soit pas allé

au Séminaire, où l'on ne pouvait ignorer sa présence, son ancien condisciple M. Bargeville, qui l'aida si bien, exerçant son ministère dans la paroisse Saint-Sulpice. Tout donne à penser que c'est alors qu'il dut pousser jusqu'à la maison de campagne d'Issy pour y rencontrer M. Leschassier qui s'y trouvait en vacances. Si l'on reportait cette visite à son second séjour il faudrait qu'étant à la Salpêtrière il eût différé jusqu'à cette époque des vacances d'aller saluer et consulter M. Leschassier. Il ne fut pas tellement retenu à l'hôpital qu'il n'ait pu aller voir ses anciens amis, lesquels, écrit-il à Marie-Louise, l'ont abandonné. Il ne semble pas douteux que si dans sa lettre de juillet 1702 à son directeur il n'ait pas soufflé mot de son projet de congrégation religieuse, cause cependant de la bourrasque dont il parle longuement, c'est qu'il se réservait de le lui expliquer par le détail, peu après, de vive voix, la chose demandant un entretien. Et si, dès l'abord, M. Leschassier refusa de l'entendre, ne serait-ce pas parce qu'il avait eu, de Poitiers, vent de ce projet et ne voulait absolument pas s'en mêler, devinant bien que c'était sur quoi M. Grignon venait le consulter ?